

Marie-Neige DEMARES

Les Naufragés du Cœur

Roman

Prologue

*« Il y a souvent plus de
choses naufragées au fond
d'une âme qu'au fond du
cœur. »*

Victor Hugo

Ils naviguent sur des eaux fantomatiques
A la recherche d'une île pour s'échouer
Ces bateaux aux mâts éprouvés
Chahutés par des vagues extatiques.

Mais derrière l'horizon assombri
Toujours le soleil se lève
Nourri d'espérance et d'envie
Il fait naître les rêves.

Parfois voilé, quelques fois nuageux
L'astre ne s'affaiblit que si l'on ferme les yeux.

Auriez-vous imaginé qu'un jour il vous arrive tout ça ?
Auriez-vous cru la diseuse de bonne aventure si elle vous
avait dévoilé votre avenir ? Est-ce que vous croyez au
destin ?

Quand je regarde le ciel et que la nuit tombe lentement sur les immeubles, je n'ai jamais l'impression que l'obscurité puisse survenir si vite. J'essaie de trouver le point de rupture entre le jour et la nuit, mais on dirait que c'est impossible. Qu'est-ce qui fait tout basculer ? C'est pareil avec le sommeil. J'aimerais savoir le moment exact où je m'endors. Mais je ne m'en souviens jamais. Toutes ces ruptures, ces changements nous échappent irrémédiablement, ils sont intouchables. C'est comme vouloir aller au pied d'un arc-en-ciel. Ce qui existe aux yeux n'est pas forcément la réalité. C'est bien plus profond que ça. La vérité sommeille en chacun de nous. Dans l'indicible, l'invisible. Mais la plupart des gens ne veulent pas y croire. Ils ont peut-être peur de ce qu'ils ne peuvent percevoir. Moi, je n'ai plus peur. J'ai tout vu, tout entendu, tout ressenti. La mort, la guerre, la terreur, la peine, l'amour, l'amitié, le bonheur. Mais la seule chose à laquelle je pense, maintenant. C'est la vie. Peu importe qu'elle ne soit pas comme je l'espérais. La vie est sacrée. Et celui qui ne comprend pas ça, doit être terriblement malheureux et désespérément seul. J'aimerais lui dédier mon histoire. Qu'il sache que je pense à lui. Et que nous sommes des milliards à lui ressembler. N'abandonne pas. N'abandonne jamais.

J'avais aussi appris qu'il y avait deux mots très dangereux, à manipuler avec une grande précaution, ou bien à éviter dans le doute de se laisser avaler par eux. « Toujours » était un véritable poison, une chimère prête

à vous faire croire monts et merveilles avant de vous abandonner dans un gouffre obscur où l'espoir peine à vous éclairer jusqu'à la sortie. Faites attention à ne pas suivre ce « toujours » aveuglés par sa délicieuse beauté et ses multiples tentations. Parfois, l'enfer se farde des plus beaux artifices pour voler votre vie. « Toujours » ne rime qu'avec sourd, on n'écoute plus rien quand on est sous son emprise, on ne voit plus rien, on agit comme un pantin. On devient dépendant et peureux, on ne se reconnaît plus, comme cette ombre qui apparaît derrière nous et qui s'agrandit comme pour vouloir nous absorber. « Jamais » le perturbateur, surgit en douce alors qu'on ne l'a pas invité et qu'on ne veut pas de lui. Pernicieux et vaniteux il tourne en ridicule toutes nos convictions et nos croyances. Il a sa propre morale, son propre code de conduite, on ne peut pas le saisir ni le cerner. Il se veut fort comme un roc, inébranlable et fiable mais en réalité tel un château de cartes, il s'essouffle aussi sûrement qu'une feuille d'automne cramoisi par le froid.

C'est fou comme ces deux mots jouent avec notre vie si on ne les évite pas. Mais comment se protéger de l'invisible ? Comment savoir leur vice avant d'y avoir été confronté ? On ne se méfie pas assez de la puissance des mots. Incisifs et justes, ils apportent toujours avec eux l'effroyable vérité qu'on s'obstine à fuir.

Chapitre 0

*« Seul est digne de la vie, celui
qui chaque jour part pour
elle au
combat. »*
Goethe

C'est très difficile de raconter une histoire. On ne sait jamais par où commencer. Si je devais trouver un début, peut-être devrais-je partir du point zéro. L'épisode le plus traumatisant de toute ma vie. Il était loin d'être le seul souvenir marquant de mon existence, mais il était le point de non-retour. A partir de ce jour-là, rien ne serait plus comme avant. Il s'était passé quelque chose en moi qui me changerait indéniablement. A l'époque, je l'ignorai encore, mais mon cas n'était pas isolé, je ne sais pas combien nous étions à connaître ce chaos mais je pense que toute l'humanité y a laissé une part d'innocence. Ainsi, quand je parle de moi, j'ai l'intime conviction que vous êtes tous là, à mêler votre voix à la mienne dans la confession silencieuse de l'écriture. Si j'étais seule, je n'aurai pas la force de témoigner, ni le courage d'y survivre. Si j'existe aujourd'hui, c'est parce que vous tous,

êtes les héros méconnus de l'humanité. Ce livre est inspiré par vous et surtout par *toi*.

Nous sommes arrivés à la gare vers huit heures, l'air était frais, l'automne était au seuil de nos portes. On partait pour le mariage de Papa. Après la mort de ma mère, ça lui avait pris dix ans de trouver une autre femme et je le sentais très stressé. Nous voyagions avec Patrice, le meilleur ami de mon père et futur témoin. C'était un homme droit mais plutôt grande gueule. Il était comme un oncle pour moi.

Quelques militaires faisaient déjà des rondes sur les quais avec leurs armes sur le torse. Ils toisaient du regard tous les passants, l'air grave. Les agents de la SNCF fouillaient quelques bagages au hasard. Le plan Vigipirate avait été mis en place avant ma naissance, depuis les attentats aux Etats-Unis, et depuis il était plus ou moins renforcé selon les périodes. L'agent de la SNCF nous a fait signe d'avancer vers lui. Il palpa mon père et Patrice mais ne prêta pas attention à moi. Nous sommes montés dans la voiture 8 du train, il était déjà presque plein. J'ai tout de suite sorti un livre pour m'évader dans un autre monde.

Au bout d'une heure, nous n'avions pas fait la moitié du voyage que des cris s'élevèrent dans les couloirs du train. Un homme réclamait la tranquillité auprès d'un contrôleur de la SNCF. Dans son compartiment, deux jeunes gens avaient mis la musique à fond sur leur

portable, ils l'empêchaient de lire sereinement le journal. Après leur avoir demandé poliment qu'ils cessent leur boucan, l'homme s'était senti agressé face au refus des jeunes perturbateurs. Ils avaient même monté le son en rigolant.

- Y en marre ! Ça arrive même dans les TGV maintenant ! a soudain lâché Patrice en levant les yeux de sa tablette numérique.

Mon père est sorti soudainement de sa rêverie et m'a regardé intrigué.

- Quoi ? Qu'est-ce qu'il se passe ?

- Il se passe qu'il y a encore une bande de jeunes qui veut se la jouer « roi de la rame » et ce pauvre monsieur qui veut lire tranquillement doit subir la tyrannie de ces putain de...

- Patrice ! Patrice, s'il te plait, tient ton langage devant ma fille.

- Tu crois que ta fille ne connaît pas la vulgarité. Elle est au collège, tu sais, ils sont loin d'être des enfants de cœur à cet âge, n'est-ce pas Salomé ?

J'ai fait semblant de replonger dans mon livre, l'air de rien. Je n'avais pas envie d'être pris à partie. Le mécontentement de l'homme du couloir grandissait au fur et à mesure que l'agent essayait de le calmer. Cela dérangeait toute la voiture, des têtes sortirent une à une à travers les compartiments, pour voir ce qu'il se passait. Mon père restait tranquille, le regard vague, face à moi, l'air indifférent. Il ne prenait guère attention à toute

l'agitation. C'était ce qu'il y avait de mieux à faire. Patrice, quant à lui, ne tenait pas en place, on sentait qu'il avait envie de se lever et de régler toute cette affaire lui-même. Il faisait un effort considérable pour se reconcentrer sur son travail.

Soudain, un bruit sourd a retenti. Comme un pétard qui aurait explosé dans une rame plus loin. Nous sommes restés dans l'expectative de savoir d'où provenait ce bruit mystérieux. Mon père se leva d'un coup et me pris par le bras. Il serra si fort que je crus d'abord qu'il allait se détacher de mon corps. C'est là que j'aperçus l'horreur à travers la vitre. Une vague déferlait à toute vitesse vers nous. Un barrage s'était rompu et des tonnes d'eau nous arrivaient droit dessus. L'explosion ne provenait pas du train, mais de dehors. Dans quelques secondes, le train allait irrémédiablement dérailler et nous allions tous mourir. Et mon père ne pourrait pas nous sauver. C'est que j'ai lu dans son regard. Il m'attira contre lui et détourna ma tête de la vitre. Je n'eus pas le temps d'avoir peur. C'était tellement irréel. Les secondes paraissaient durer une éternité. Le choc allait être brutal. Ou non, peut-être que nous n'allions rien sentir. Mourir si jeune... Je n'avais pas eu le temps de grandir. Je ne verrai jamais mon visage d'adulte, je n'aurai jamais de métier, je n'aurai jamais de copain, je ne verrai jamais le monde, je n'aurai jamais de petit frère ou de petite sœur, je n'aurai jamais d'enfant, j'aurai treize ans pour l'éternité. Ce que

la vie peut être cruelle ! La vague nous percuta de plein fouet et les ténèbres se sont répandues.

Chapitre 1

Salomé

Les rayons du soleil sont tendres sur ma joue, comme une caresse délicate. Mais je suis encore fatiguée, j'aimerais pouvoir dormir encore quelques heures. Ne me réveille pas tout de suite, maman. Je ne veux pas me lever. Mon corps est endolori, j'ai des courbatures de la veille, j'ai besoin de repos, encore un petit peu. Oh, maman, ne me brusque pas. Je sais qu'il faut se lever, je dois partir pour l'école, mais tu sais, je crois que je suis un peu malade. Peut-être qu'aujourd'hui je ne suis pas obligée d'y aller. Je me sens si faible. J'ai fait un drôle de cauchemar, maman. Tu veux que je te raconte ? J'ai rêvé qu'on prenait le train avec papa. Et qu'on mourrait tous dans un terrible accident, à cause de la rupture d'un barrage. Ça paraît fou, n'est-ce pas ? Mourir parce qu'on est au mauvais endroit, au mauvais moment. Heureusement, ce n'était qu'un mauvais souvenir à présent. Les cauchemars disparaissent de notre esprit aussi vite qu'ils l'accaparent. Quand je me lèverai, j'écrirai ce rêve dans un carnet pour ne pas oublier que la vie ne tient qu'à un fil. Qu'est-ce qu'il était effrayant ce rêve !

Mon bras me fait un peu mal. Pourtant je n'ai pas fait de sport qui me vaille une telle courbature. Hum... ça tire. C'est comme endolori. J'ai dû dormir dans une mauvaise position. J'essaye de me tourner mais mon corps ne bouge pas. Je ne suis pas encore assez réveillée. Il faudrait juste que j'ouvre les yeux. Ne te met pas en colère, maman, je vais me lever. Attends encore cinq petites minutes. Juste le temps de bien sortir de ce terrible sommeil. Ne cries pas, j'arrive, c'est bon. Pourquoi faut-il toujours que tu t'énermes ? Tu as eu mon âge aussi. Tu sais ce que ça fait de se lever sans aucune envie d'aller à l'école. Je sais que tu me comprends. Mais tu fais semblant que c'est grave. Tu essayes de me convaincre que c'est important, mais tu le sais toi-même, la meilleure des écoles c'est la vie, là dehors, pas enfermés dans des classes. Alors, encore cinq minutes, juste cinq minutes. Non, n'ouvre pas les volets maintenant, maman. Le soleil est trop violent, je préfère lorsqu'un fin rayon éclaire à peine la pièce, mais là c'est trop d'un coup. La lumière semble traverser mes paupières, elle m'aveugle avant même que j'ouvre les yeux. Je gémissais de contestation pour que tu comprennes, maman, que je ne suis pas contente. Vivement le week-end, si tu savais. En plus, je crois que j'ai un contrôle de maths, j'ai oublié de réviser. Si tu me faisais un mot d'absence, je le rattraperai plus tard. Alors que là, je vais certainement me planter. Je sais que j'aurai dû y penser avant, que j'aurai dû apprendre mes leçons, pas la peine de

t'énervé. Je ferai mieux au prochain devoir. Il n'y a pas de quoi crier si fort de bon matin. Ça me met de mauvaise humeur pour toute la journée. Oh non, maman, ne met pas de musique, c'est pire. J'ai la tête comme un ballon. On dirait que quelqu'un m'a secoué le cerveau dans tous les sens. Qu'est-ce que j'ai mal au crâne ! Tu vois, je suis malade, mes tempes piquent. Non, je ne joue pas la comédie pour sécher les cours. Pourquoi ne me crois-tu pas ? Ce n'est pas dans mes habitudes de faire semblant, maman, vérifie, j'ai peut-être de la fièvre. J'aime quand tu poses tes lèvres sur mon front, comme ça, pour savoir si je vais bien. Je me sens comme une petite fille. Alors, maman ? Est-ce que j'ai de la fièvre ? Oui, un petit peu. Tu vois, je te l'avais dit. Mais je vais quand même faire un effort, même si c'est difficile. Maintenant, voici que tu t'inquiètes. Oh non, je ne veux pas que tu t'inquiètes. Ça va, ça va, je ne vais pas si mal que ça. Je vais me lever. Je vais ouvrir les yeux. On prendra le petit déjeuner ensemble avec papa. Laisse-moi juste le temps de...

J'ai ouvert les yeux d'un coup, je n'ai pas compris où j'étais, je n'étais pas dans mon lit. Autour de moi, ce n'était pas ma chambre, non plus. Je baignais dans un liquide chaud. J'entendais des cris, mais ce n'était pas ma mère, c'était plutôt comme un écho lointain. Il faisait froid et je commençais à grelotter. Le sol était très dur. Ça sentait la terre mouillée. J'ai essayé de me lever, lentement, car mon bras était douloureux, j'ai cru que ma

tête allait exploser en m'asseyant. Ça tournait un peu. Enfin beaucoup. Ma vision était trouble. J'avais beau me frotter les yeux, je ne voyais pas très bien ce qu'il y avait autour de moi. J'étais dehors, qu'est-ce que je faisais dehors ? J'ai essayé de me lever tant bien que mal. Je tenais sur mes deux jambes fébrilement. Mon bras me faisait atrocement souffrir. Abasourdie, j'ai fini par me rassoier, le temps de reprendre mes esprits. Lentement, j'ai recouvré la vue et tout s'est éclairci. J'étais au milieu de décombres, de la tôle était éparpillée sur le sol. Tout autour de moi, des formes s'agitaient et criaient, je ne comprenais pas ce qu'elles disaient. Tout était confus. Je ne savais pas bien où j'étais.

Soudain, j'aperçus de grands signes à mon attention. Quelqu'un essayait de communiquer avec moi. Je me suis relevée tout doucement, pour ne pas perdre l'équilibre. J'ai avancé machinalement vers ce bras qui s'agitait dans ma direction. Je boitais un peu, il me manquait une chaussure, celle que j'avais au pied était trempé. J'étais gelée, mes vêtements étaient mouillés. La forme humanoïde se rapprochait de moi au fur et à mesure que j'avancais. Les sons qui provenaient d'elle étaient inaudibles, je ne comprenais rien, c'était comme un bruit de fond. Soudain, j'ai trébuché sur un obstacle. J'ai failli tomber, mais je me suis rattrapée comme j'ai pu, je ne tenais pas très bien sur mes jambes et j'avais mal partout. Une masse sombre gisait à mes pieds. J'avais presque marché dessus. Il me suffisait de l'enjamber, mais j'eus

un instant d'hésitation. Un drôle de pressentiment sur la nature de cet obstacle. Qu'est-ce que c'était que ça ? Ce n'était pas de la tôle, c'était mou.

Je me suis accroupie à côté pour mieux voir. J'ai touché du bout des doigts, c'était des vêtements humides. On aurait dit un manteau. J'ai tenté de le soulever pour mieux l'observer, handicapée par ma vue de brume, c'était tellement lourd. Et là, tout s'est figé dans mon esprit. Mon cœur a sauté un battement, j'eus le souffle coupé. C'était un corps... ! Un corps inerte. Son visage bleuit me regardait inexpressif, les yeux ouverts, la bouche violette. Etait-ce la suite de mon cauchemar ? Etais-je encore endormie dans un semi sommeil hallucinatoire ? Je priais pour me réveiller. Mais l'inconnu restait là, immobile. J'ai ouvert la bouche pour crier mais le son resta bloqué dans ma gorge. Je ne parvenais pas à détourner le regard de cette effroyable découverte. « Monsieur ! Monsieur ? » ai-je tenté pour le ramener à lui. C'était comme dans un film, mais tout était réel. Ce ne pouvait pas être une vraie personne, c'était une mise en scène, un pantin, peut-être m'étais-je perdue dans un tournage de film. C'était un figurant qui jouait la comédie et son visage tuméfié était en fait du maquillage. Le cinéma était doué pour l'illusion, n'est-ce pas ? Mais pourquoi ne venait-on pas arrêter la scène ? Je n'avais rien à faire sur le plateau de la production.

J'ai touché sa joue. Je constatais avec effroi que du sang coulait le long de mon bras. Sa peau était froide. Si froide...

Il est mort. Il est mort ! Tout d'un coup, la mémoire me revint. Tout d'un coup, je savais où j'étais. Tout d'un coup j'ai compris. Le train. Le barrage. La vague. Le mariage. Papa !

« Papa ! Papa ! » Ma voix se brisa dans un silence terrible. Papa ne me répondait pas. Je n'entendais que ce silence assourdissant. Un trou béant se forma alors dans mon estomac, il ne se refermerait jamais.

J'ai levé la tête à la recherche d'un point de fuite, quelqu'un continuait de s'approcher de moi malgré le brouillard de mes larmes. C'était une femme. Elle m'aida à me relever, ses lèvres bougeaient, je compris qu'elle me demandait comment j'allais. « Je vais bien. » ai-je balbutié. Tous les sons semblaient s'être atténués, j'avais dû me cogner la tête contre quelque chose. Je ne me sentais pas très bien, comme si j'allais vomir mais que mon corps en était incapable, paralysé. C'est à peine si j'entendais ma propre voix. « Avez-vous vu mon père ? » ai-je réussi à lui demander. Mais elle n'avait pas l'air de comprendre. Je ne parlais pas assez fort. Je n'arrivais pas à articuler. Le son de ma voix s'essouffla malgré mes efforts. « Je ne sais pas à quoi ressemble ton père. Il y a beaucoup de morts. Tu es la première que je trouve qui peut marcher. Il faut que tu m'aides. Il faut aider les autres. » Elle parlait trop vite. Je ne compris qu'un mot

sur deux. Mort. Marcher. Aider. « Où est mon père ? » répétais-je. « Je dois trouver mon père. » Je n'étais animée que par une seule chose, combler la douleur abyssale qui se frayait un chemin vers mon cœur. J'étais incapable d'aider qui que ce soit, je me sentais vaciller.

L'inconnue me tenait fermement par l'épaule pour m'éviter de chuter. « Assis toi une seconde. Comment tu t'appelles ? » Elle m'aida à me poser sur un morceau de mousse, reste misérable d'un siège du train. Je commençais à reprendre mes esprits. « Salomé. » ai-je répondu. « Très bien, Salomé, regardes moi, ma chérie. Quel âge as-tu ? » J'ai levé les yeux vers elle. Son visage était sali par la terre et le sang, elle avait les cheveux en bataille. Sous la couche de boue, on les devinait blonds. Une plaie sur sa tempe saignait beaucoup, c'était un liquide noir épais qui sentait le fer. Cette odeur était tout autour de moi, mais je n'osais pas crier. Je restais concentré sur son regard, il m'inspirait confiance, il semblait doux et bienveillant, un peu comme ceux de maman. « J'ai treize ans. » J'y voyais un peu plus clair. « Moi c'est Valérie. Tu n'es pas seule. Continue de me regarder. Ça va aller, les secours ne vont pas tarder. On va retrouver ton père ensemble, d'accord. Il est peut-être blessé. Dès que tu te sens de marcher, on part à sa recherche. Prend ton temps, ma puce. Reprend tes esprits. » Elle parlait tellement vite. Les syllabes se détachaient à peine de ma bouche, alors que ses paroles étaient un flux continu de mots s'enchaînant les uns

derrière les autres sans qu'elle reprenne sa respiration. J'étais sonnée, mes lèvres tremblaient trop pour lui répondre quelque chose. Je priais intérieurement pour que mon père ait été éjecté comme moi et qu'il allait bien. C'était le seul scénario envisageable. Si j'étais en vie, il l'était aussi. Je le trouverais. « Allons-y ! Ça va maintenant. »

Valérie prit ma main pour m'aider à marcher les premiers mètres. Nous marchions, seules au monde, au milieu de tout un tas de corps inertes. J'avais l'impression d'être sur un champ de bataille, au milieu d'une guerre dont nous étions les perdantes. Chaque fois que je posais le regard quelque part, un corps gisait dans une posture désarticulée. J'essayais de respirer lentement, je ne voulais pas vomir.

Un peu plus loin, nous entendions un concert de cris et de râles déchirants. Une poignée de survivants se tordaient de douleurs. Certains étaient coincés sous des décombres, ils imploraient notre aide. Valérie se précipita à leur secours. Je ne bougeais pas. Complètement ahurie par cette scène. Je n'avais qu'une idée fixe. Trouver mon père. Je ne le voyais toujours pas. J'aidais Valérie à soulever la tôle pour libérer des blessés, machinalement, le regard vide. Pour la plupart, leur état était critique. Certains étaient démembrés, déchiquetés, découpés, mais je n'étais pas avec eux. J'étais perdue dans une pensée obscure qui s'assombrissait toujours d'avantage. « Papa, où es-tu ? »

Valérie essayait de m'expliquer que nous devons apporter les premiers secours aux gens que nous avons trouvés. Sinon, ils pouvaient mourir. Nous devons les sauver. Je crois qu'elle ne réalisait pas que je n'étais qu'une enfant. Je me suis mise à pleurer, dépassée par les événements. Je n'arrivais plus à l'écouter. Je voulais bien aider, mais j'en étais incapable. Je n'avais jamais vu autant de sang de ma vie. Il y en avait partout, sur moi aussi.

Les cris d'agonie redoublaient d'effroi, je n'en pouvais plus de les entendre, je voulais me boucher les oreilles. Ce n'étaient pas comme des cris ordinaires, c'était autre chose. Un cri de gorge, comme un faux cri, complètement aspiré. Il y avait ce voile, cet horrible linceul qui brise les voix. Ces râles étaient insupportables ! Mais taisez-vous ! Je n'en peux plus !

Valérie me secoua, elle voulait à tout prix que je l'aide. C'est ce qui m'a fait revenir à la raison. Il n'y avait pas que mon père, il y avait les parents d'autres enfants aussi. J'aurai été heureuse qu'on porte secours à mon père, alors j'ai commencé à prêter main forte. Au fur et à mesure, d'autres miraculés nous rejoignirent pour nous aider. Nous étions cinq à déblayer du mieux que l'on pouvait les débris et autres obstacles, pour décoincer des bras ou des jambes. Mais la quantité de corps était innombrable et aucun visage ne m'était familier. Cela devait faire maintenant une heure que j'avais repris connaissance et

toujours aucune trace de mon père, ni de Patrice qui voyageait avec nous.

De nouveau, je n'avais qu'une idée en tête. Je pensais retourner à l'endroit où je m'étais réveillée, il ne pouvait qu'être dans les parages, puisque nous étions assis en face. Valérie proposa de m'accompagner. Mais là où elle m'avait trouvé, il n'y avait quasiment que des cadavres. En s'éloignant peu à peu de toute l'agitation des survivants, un angoissant silence nous a saisies.

- A quoi ressemble ton père ? Comment était-il habillé ? me demanda Valérie.

J'eus du mal à contenir mes larmes rien que d'y penser. Il avait son costume de marié. Paloma devait l'attendre à la mairie. Mais... quelle horreur ! Nous ne méritions pas ça, ni mon père, ni personne. J'ai déglutis pour m'empêcher de pleurer. Il fallait que je reste forte. Mon père comptait sur moi pour que je le retrouve. Il était là quelque part, je le savais. Il m'attendait.

- Il est brun aux yeux verts. Plutôt grand et... Il est habillé avec un costume noir, dessous il a mis une chemise blanche. Je ne sais pas s'il les a toujours, mais il porte également des lunettes, la monture est noire.

- Oh ! Je pense qu'il a dû perdre ses lunettes dans l'accident...

- Elles sont là ! Ce sont ses lunettes ! Là !

Dans la terre humide gisaient les lunettes cassées de mon père. Les verres étaient brisés mais je les reconnaissais. Il y avait le logo de la marque sur le côté. C'étaient les

siennes ! Je les reconnaissais. « Papa ! Papa ! » Je me suis mise à hurler son nom à tue-tête. Soudain, j'ai retrouvé ma voix. J'y mettais tout mon cœur dans l'espoir qu'il m'entende. Il n'avait plus à s'inquiéter, guidé par ma voix nous nous retrouverions enfin !

- Tu es sûre qu'elles lui appartiennent ? m'interpella Valérie dans mon euphorie.

- Oui, oui ! Quand il réfléchit devant son ordi ça lui arrive de mordiller la branche. Il suffit de regarder s'il y a des traces de dent.

Il y avait bien une marque de mordillement. J'en étais certaine ! C'était bien les lunettes de mon père ! Nous avons enfin un périmètre dans lequel chercher. Il y avait moins de débris par ici, moins de corps aussi, mais beaucoup d'arbres couchés. La vague avait tout emporté sur son passage. Ce n'était que désastre. Puis, j'ai vu. J'ai vu ce que personne ne devrait jamais voir. J'ai vu ce qu'il y avait de pire au monde. Il était là, allongé sur le sol, les yeux clos. Son visage paraissait si paisible, sa main contre le cœur comme pour protéger quelque chose. Son costume était souillé de boue. Il n'avait plus de chaussures, il n'avait plus de veste, il n'avait plus grand-chose. Juste ce sourire crispé qui était resté figé sur son visage, une dernière inquiétude, une dernière émotion, celle de me protéger à tout prix.

Je devais en avoir le cœur net, je devais être certaine de ce que je voyais. Je me suis approchée de lui. Mes gestes étaient étrangement ralentis, comme si je marchais sur un

sol nuageux. Des fourmillements engourdisaient mes jambes à chacun de mes pas. Je ne pouvais plus respirer, j'étais en apnée. J'avais envie de partir, de revenir en arrière, de me réveiller d'un mauvais rêve. Partir de ce moment. Faire marche arrière, ou marche avant. Ne plus être dans l'instant présent. M'élever au-dessus du temps. Puis je me suis rappelée qu'à la mort de ma mère, mon père me disait de toujours d'être courageuse, c'était comme ça qu'on musclait son cœur. J'ai puisé au plus profond de mon être ces quelques secondes de courage. J'ai chuchoté comme un secret à son oreille : « Papa ? S'il te plait, serre-moi la main, si tu m'entends. » Mais mes mots restèrent sans réponse. Aucun geste, aucun son, aucune réaction. Juste son silence. Un silence terriblement bruyant. Presque insoutenable. J'étais partagée entre deux réactions. Je ne savais plus à laquelle m'abandonner. La première, c'était d'hurler, d'hurler si fort que le ciel serait percé par la puissance de ma souffrance, que le soleil rougirait de malaise, que la terre s'ébranlerait de compassion. Mais ma voix n'était qu'un sifflement. La deuxième, c'était de me ruer sur son corps, de tout tenter pour le réanimer, en sachant éperdument que toute mon agitation serait vaine, mais j'aurai pu me dire « j'ai essayé ». Mais je n'ai rien fait de tout ça. Je n'ai fait aucun choix. Je suis restée plantée devant lui, le cœur sourd, aveugle et muet. Car c'est exactement ce que j'avais l'impression d'être devenue. Un corps vidé. Désorientée, abandonnée, livrée à un monde que je ne

connaissais pas. Qui aurait cru qu'un jour, le plus beau jour d'une vie devienne le dernier ? J'avais si froid, maintenant. J'étais si seule. Affreusement seule. Avec qui pourrais-je partager le reste de ma vie ? Qui sera là pour garder mes secrets ?

Papa, tu vas désormais retrouver la femme que tu as aimée le plus au monde. Je sais qu'elle t'attend patiemment. Elle t'accueillera avec bonheur et tu retrouveras sûrement la tranquillité d'esprit. Mais, papa, maman, j'ai peur. Je ne sais pas comment vivre seule. Je ne suis pas prête. J'ai encore besoin de vous pour me guider dans le droit chemin. J'ai fermé les yeux, juste une seconde.

Aujourd'hui, aux alentours de 9h15 du matin, nous étions mercredi, au mois d'octobre d'une année dont je ne voulais pas me souvenir, je suis devenue orpheline. J'ai pris sa main, je l'ai serré une dernière fois. J'ai retenu ma déferlante de larmes, j'ai étouffé mes sanglots et j'ai fébrilement murmuré : « Je serai forte pour toi. » Il n'aurait pas aimé que je me laisse submerger, il aurait voulu que j'affronte la réalité, que je me relève. Le vent glissa dans mes cheveux. Les larmes ont malgré moi coulées sur mes joues, sans que je ne puisse les retenir. Elles ne s'arrêtèrent pas. Elles coulaient toutes seules, comme si la pluie s'étaient mise à tomber. Je n'avais plus qu'à prier pour que tu ne disparaisses pas dans une dimension où l'on ne pourrait

plus se voir. C'était terrible cette sensation, cette impuissance paralysante, c'était comme étouffer de l'intérieur mais sans mourir.

La main de Valérie s'est posée sur mon épaule pour me témoigner son soutien, ses lèvres bougèrent mais je n'avais pas envie d'entendre. Je pouvais deviner ses mots, quelques phrases bateau de condoléances, celles qui mettaient mal à l'aise celui qui les prononce comme celui qui les reçoit. J'ai hoché la tête pour la remercier car il n'y avait rien d'autres à faire dans ces moments, où chacun aimerait se draper dans la pudeur. J'entendais encore la voix de mon père s'inquiéter de son apparence avant de partir de la maison ce matin. Il voulait être beau pour son mariage. Il voulait refaire sa vie et retrouver le bonheur qu'il avait perdu avec la mort de maman. Mais le destin en avait décidé autrement. C'était il y avait seulement quelques heures et pourtant, c'était déjà dans une autre vie. Une vie à laquelle je n'appartenais plus. Valérie parlait toujours. Mais, bon sang, pour dire quoi encore ? Arrête de parler ! « Salomé, tu entends ? On dirait un bébé qui pleure. » Il y avait un cri lointain, en effet, peut-être des pleurs de bébé. Je ne savais pas trop. J'aperçus au milieu de la boue et des herbes humides, la tête d'une petite fille d'environ deux ans. Sa peau d'ébène se confondait à la terre, mais la couleur vive de ses vêtements nous attira vers ce petit être sans défense. Quand elle m'aperçut, elle cessa de pleurer et elle me fixa, silencieuse. Pour un si petit enfant, ses yeux étaient

immenses. Deux grandes pupilles intensément noires me regardèrent comme pour m'interroger. J'étais subjuguée par tant de profondeur, son regard paraissait contenir l'univers. Et en même temps, chose étonnante pour un enfant de cet âge, je pouvais y lire cette envie irréprouvable de vivre. Elle ne voulait pas rester là, elle avait froid, elle voulait qu'on la prenne dans ses bras et qu'on la réconforte, qu'on la sorte de cet enfer. J'ai jeté un coup d'œil aux alentours, voir si je n'apercevais pas ses parents. Mais il n'y avait personne. Elle était livrée à elle-même depuis combien de temps déjà ? Consciente mais impuissante. J'avais peur de lui faire mal en la prenant dans mes bras, peut-être avait-elle quelque chose de cassé, ou bien reçu un choc. J'ignorai tout des précautions à prendre avec un bébé. Elle ne savait pas encore parler pour exprimer sa douleur. Mais je les connaissais déjà ses douleurs. Elle avait mal d'être seule. Nous étions pareilles, elle et moi. Deux orphelines nées de la mort que la vie avait décidé de réunir.

Soudain, elle tendit ses deux petits bras vers moi et un léger sourire se dessina lentement sur son visage écorché. Elle m'appelait de ses deux grands yeux. Je la pris délicatement pour ne pas la blesser d'avantage. Valérie l'examina rapidement pour s'assurer qu'elle n'avait rien. Elle n'était pas blessée physiquement car elle ne pleurait plus. Nous étions stupéfaites de cette rencontre inattendue, avec le nombre de morts et de blessés graves, une gamine miraculée était ressortie indemne de ce

terrible accident. Ça nous semblait irréel, mais pourtant elle était bien là, lovée dans mes bras, sauvée d'un destin tragique. Les catastrophes avaient aussi leur lot de miracles pour adoucir l'horreur et faire naître l'espoir là où on ne voit que la mort. Brusquement, un écho bruyant provenant du ciel nous a sorti du noir. Deux hélicoptères jaunes et rouges jaillirent d'entre les nuages. Les quelques personnes debout s'agitèrent dans tous les sens pour leur faire signe. Les pompiers atterrirent enfin.

Nous étions perdus au milieu d'une cuvette et l'accès ne permettait pas aux véhicules terrestres de nous rejoindre, c'est pour cela qu'il avait fallu attendre si longtemps. Le chef des pompiers nous pria de nous calmer, qu'il fallait patienter encore un peu avant l'évacuation. Nous étions une petite dizaine de personnes à nous être regroupés autour de lui.

- Capitaine Juliano, mon équipe et moi allons procéder à votre évacuation rapidement. Je vous prie de bien vouloir suivre nos instructions. Je sais que vous êtes encore sous le choc de ce terrible attentat, et que vous avez perdus des êtres chers, nous serons à votre entière écoute tout le long de cette évacuation.

- Quoi ? Un attentat ?

Des voix s'élevèrent totalement désorientées par le discours du pompier. Nous ne savions rien de la cause de l'accident.

- La rupture du barrage a été causée par l'explosion d'un groupuscule terroriste. Nous ne savons pas encore

les détails de la revendication. Vous en êtes les douloureuses victimes, et je vous présente mes sincères condoléances pour vos proches. Une cellule d'écoute est d'ores et déjà mis en place au centre hospitalier où nous vous emmenons. Vous pourrez bien entendu appeler vos proches pour leur donner de vos nouvelles, certains attendent déjà là-bas. Je me rends bien compte de l'état de choc psychologique dans lequel vous vous trouvez. Mais nous mettrons tout en œuvre pour votre sécurité.

Il balançait son discours tout préparé sans émotion, comme un robot. Un peu d'humanité s'il vous plait. L'évacuation commença dans le silence. Nous étions si abattus de voir qu'autour de nous, il n'y avait que la mort pour répondre aux appels des pompiers. Je me suis installée dans le premier hélicoptère, j'ai reçu une couverture de survie à partager avec le bébé qui se mettait à pleurer dès qu'un sauveteur voulait l'examiner. Je l'ai serré contre moi pour la rassurer et lui faire comprendre que je n'avais pas l'intention de l'abandonner. Quand l'hélicoptère décolla, j'eue une drôle de sensation. J'ai regardé par la fenêtre, une scène terrible se dévoila au fur et à mesure que nous prenions de l'altitude. Tout d'un coup, les quelques corps que nous devions par la force des choses enjambrer s'étaient transformés en une marée humaine qui s'étendait à n'en plus finir. Des centaines de pauvres gens avaient perdu la vie. Et nous n'étions qu'une petite dizaine de rescapés

à nous regarder dans le blanc des yeux, sans savoir quoi se dire. Au loin, on pouvait voir les ruines du barrage. Je ne sais pas combien de tonnes d'explosifs il fallait pour qu'un tel désastre ait lieu. Mais les responsables avaient malheureusement bien réussi leur coup. Derrière les arbres couchés, l'horreur n'en finissait plus de nous crever les yeux, un village entier avait été dévasté par les eaux. Mais combien y avait-il eu de victimes au juste ? Combien ? C'était irréel, impossible à réaliser. J'avais comme l'impression de ne plus vivre dans ma vie. Hier encore mon père et moi regardions un film assis tous les deux dans notre canapé en rigolant. Hier encore, j'étais à l'école en plein contrôle de maths. Hier encore, je m'endormais en lisant une B.D. Hier encore, je n'étais qu'une adolescente tout ce qu'il y avait de plus ordinaire. Et maintenant, qui suis-je ? Une orpheline ? Une miraculée ? Si je n'ai plus personne, alors je ne suis personne non ?

Chapitre 2

Djibril

La première fois que mon frère et moi avons parlé de partir en vacances, nous rêvions d'une destination paradisiaque avec la mer, tout ça. On aurait pu aller se baigner, draguer, et le soir venu, danser toute la nuit dans les boîtes des Caraïbes par exemple. C'était l'année dernière, on avait prévu de se faire un voyage de ce genre, pour fêter mes dix-huit ans. Mais mon anniversaire c'était dans une semaine et mon frère était parti, sans moi. Il était parti un matin, sans vraiment prévenir. J'ai dû consoler ma mère qui ne comprenait pas son départ. Je ne le comprenais pas non plus d'ailleurs. Mon frère et moi avions toujours été très proches. On était les meilleurs potes du monde, on faisait les quatre cent coups ensemble. On a aussi eu quelques galères, des problèmes avec la justice, mais ce n'était pas facile de vivre en banlieue et d'être confronté tous les jours à ce milieu. Il y avait la drogue, les trafics d'armes, etc. Ma mère nous a protégés comme elle a pu mais elle ne parlait pas très bien français. Du coup, c'était difficile pour elle de comprendre nos problèmes, notre condition de « banlieusard » des bas-fonds. Les gens qui ne nous

respectaient pas, juste à notre gueule. On ne nous donnait pas facilement notre chance.

Mon père travaillait énormément, on ne le voyait pas souvent et ma mère restait seule de longues journées entières à s'inquiéter pour l'un ou pour l'autre. Elle souffrait un peu parfois quand on lui parlait mal, mais elle ne pouvait pas s'imaginer ce que c'était qu'être un jeune dans notre condition de nos jours. Je faisais tout pour que notre image ne se dégrade pas. J'ai bien travaillé à l'école. J'étais le seul de ma famille à avoir obtenu le bac et en plus avec un an d'avance. J'avais pas beaucoup d'effort à faire, j'avais une facilité naturelle pour les matières scientifiques, tout avait toujours été très logique et j'adorais la logique. Ma tante du côté de mon père était prof de français alors pour ce qui était du français je me suis tellement fait taper sur les doigts que je connaissais par cœur. Mon frère aussi était plutôt doué, mais il préférait traîner dehors et jouer au foot. C'était sa passion, on ne pouvait pas vraiment lui en vouloir. Et puis j'adorais ma tante, j'étais son chouchou, je n'avais pas envie de lui faire honte en ayant de mauvaises notes. Souvent, elle venait donner des cours à ma mère pour qu'elle s'améliore. Ma mère était d'origine jordanienne, elle était assez triste d'avoir quitté son pays. Sa famille lui manquait terriblement car dans notre culture, la famille c'est sacré. Alors, on essayait d'y aller tous les ans pour faire plaisir à ma mère, mais ce n'était pas évident. On y allait plutôt un an sur trois, ou quatre. C'est

pour ça que je me devais de la consoler du départ de Mehdi. Il avait juste laissé un mot : « M'attendez pas pour manger, je pars conquérir mon destin ! » Qu'est-ce que ça voulait dire ? C'était quoi ton destin, Mehdi ?

Cela faisait désormais huit jours qu'on ne l'attendait pas pour manger. J'entendais ma mère pleurer tous les soirs dans sa chambre, c'était une vraie tragédie pour elle. Etre loin de sa famille, être séparée de son fils aîné, devoir attendre mon père toute la journée, c'était un supplice. Je m'occupais d'elle comme je pouvais, mais je devais aussi travailler pour gagner un peu de sous. Je bossais dans un supermarché pour aider mes parents, j'étais caissier. J'avais peur de leur dire que je comptais m'engager dans l'armée. Je devais d'abord passer les tests de conditions physiques. Je ne m'inquiétais pas trop pour ça, les parties de foot avec mon frère m'avait rendu très endurant. Et pour le reste, je pensais être moins demeuré qu'une bonne partie de mes potes qui se shootait devant la porte des immeubles.

J'étais très inquiet pour Mehdi. Ces derniers temps, il était vraiment bizarre. On se disait tout depuis toujours. Pourtant, il commençait à me cacher des trucs, je le sentais. Il appelait des gens dont je n'avais jamais entendu parler. Alors que je connaissais tous ses amis. On traînait avec la même bande depuis qu'on était tout petit. Je connaissais tout le monde dans le quartier. Mais les types à qui il passait des coups de fil depuis quelques temps, je ne savais pas du tout d'où ils sortaient, ni même

leur nom. Des surnoms louches apparaissaient sur son téléphone quand il recevait des appels, du genre « Poussin » ou bien « Pollux », c'était qui ça ? Personne ne s'appelait comme ça. C'était forcément un code entre eux, je n'en savais rien. En tout cas, c'était beaucoup trop de secrets pour être une attitude normale. Et puis, il n'y avait pas que ça. Du jour au lendemain, mon intérêt pour l'armée était pour lui une honte. Tout d'un coup, j'étais une sorte de suppôt de l'Etat français, un « chien sans race »... Bref, il avait tendance à être virulent quand il s'agissait de patriotisme et de nation. Je ne comprenais pas. Pour nous, la France c'était important. Grâce à elle, on avait de quoi vivre et on était éduqué. La justice avait été clément avec nos bêtises d'ados. Et ma mère bénéficiait d'aides et de formations pour s'intégrer. Il y avait une histoire étrange derrière tout ça, j'en étais certain. Mais ces derniers temps, Mehdi avait développé une capacité à dissimuler les choses. Il s'était refermé sur lui-même et c'était impossible d'avoir une conversation de plus de cinq minutes. Un mois auparavant, je me suis surpris à fouiller dans sa chambre. Peut-être avait-il laissé des indices sur son départ soudain, un ticket de caisse, un reçu, une photo, un n'importe quoi qui nous permettrait d'avoir des infos. Malheureusement, je n'ai rien trouvé. Il s'était volatilisé quelque part, dans une autre vie, sans nous. Il n'avait pas pu prendre cette décision seul, il tenait trop à nous. Enfin, c'est ce que je pensais. Il me fallait découvrir quelle sale influence avait pu le

convaincre de nous abandonner, sans explications. Son changement de comportement n'était pas le fruit du hasard, ni le fruit d'une crise quelconque due à l'âge, c'était à cause de quelque chose ou de quelqu'un. Je connaissais bien mon frère, c'était pas son genre.

Du plus loin que je puisse remonter dans ma mémoire, Mehdi avait un réel problème avec l'autorité. Bien qu'intelligent, il se sabotait tout seul à l'école. Il refusait sciemment d'apprendre telle ou telle leçon car il considérait qu'on ne pouvait juger de la valeur d'un homme par ses notes. Il ne reconnaissait aucune légitimité aux surveillants de la cour de récré. Au collège, il se battait juste pour qu'on lui doive le respect. Il ne prenait pas la peine de répondre aux profs lorsqu'il avait un désaccord avec eux, il préférait les ignorer pour leur montrer son indifférence. C'était une forte tête qui avait toujours la formule juste pour mettre mal à l'aise. Il ne resta pas longtemps au lycée, il préférait se défouler au foot, il était même entré dans un club renommé. Beaucoup de gens le considérait comme un cancre, c'est l'image qu'il renvoyait de lui, mais en réalité, il n'était pas à sa place. Outre cette envie furieuse de s'opposer à tout ce qu'il considérait comme une entrave à sa liberté, il était d'une nature discrète et polie. C'était là que résidait toute la complexité de mon frère. Il semblait qu'il courait après des chimères et que le monde entier était son ennemi. Il lui manquait un but pour accepter de se soumettre, une idéologie à laquelle croire. Moi je l'avais

trouvé dans mon désir d'intégrer l'armée française et d'embrasser une cause qui me paraissait juste. Défendre les intérêts de mon pays, soutenir les populations en détresse, victimes de catastrophes naturelles, protéger et voyager. Après tout ce que la France avait fait pour ma famille, c'était avec la plus grande fierté que j'avais envie de m'engager. Quand j'en avais parlé à Mehdi, il avait adhéré à toutes mes idées, totalement emballé par cet idéal que je lui présentais. Mais un jour il me troubla lors d'une discussion, il avait totalement changé de point de vue :

- « - Au fait, Djibril, ton histoire d'armée là, ça avance ?
- J'attends d'avoir mon bac et je passe les tests.
 - Donc ce n'était pas qu'une passade ? Tu veux réellement t'engager pour la France ?
 - Oui, bien sûr, j'étais sérieux. Pourquoi tu me demandes ça ?
 - Comme ça.
 - Non, mais vas-y, va jusqu'au bout de ta pensée.
 - Mourir pour la France, ça me fait pas rêver moi.
 - Mourir, ça fait rêver personne. Ce n'est pas pour ça que je m'engage.
 - Non, mais je veux dire, faut voir plus grand. Tant qu'à faire de mourir pour une cause. Autant qu'elle soit grande, immense ! Parce que mourir pour trois français qui de toute façon peuvent pas nous blairer...
 - Allez, arrête Mehdi, ça me soule quand tu parles comme ça.

- Ouais, dire la vérité ça soule tout le monde. Ouvre les yeux Djibril, putain...
- Ouvrir les yeux sur quoi ? On en a parlé mille fois, y a des cons partout, faut pas s'arrêter à ça, c'est bon.
- Je veux pas que mon petit frère donne sa vie pour des cons. Tu mérites mieux, le jour où tu t'en rendras compte, faudra pas venir pleurnicher. Mais à ta place, je viserai plus grand.
- Comme quoi ?
- Je mourrais pour l'Humanité entière moi !
- Ha ha ! Commence par aimer les français si t'aimes l'humanité toute entière.
- Mais j'aime les français. Je suis français, tu es français, Papa est français, Maman est française, et je vous aime.
- Ouais... tu m'as très bien compris.
- Je n'aime pas les français qui se prennent pour des ouf.
- C'est quoi des français qui se prennent pour des ouf ?
- Mais tu sais, ces petits cons là, qui en peuvent plus de se la péter. Et vas-y mini-jupe pour aguicher les mecs alors que je dis non après, et vas-y les costards cravates je vau mieux que les autres, regards de haut. Qu'est-ce qu'ils ont ? Dégagez de ma vue les gars. Et les vieux qui ont leurs préjugés à la con, qui t'observent comme un criminel. Ces connards qui couchent à droite à

gauche dans les bars, à la vue de tous, parce qu'ils ont bu comme des cons. Les filles qui se déshabillent gratos. T'imagines je tombe amoureux d'une nana, tout le monde lui ai déjà passé dessus, c'est bon j'en veux pas. Mourir pour l'humanité, c'est les sauver de tout ça.

- Pfff tu te rends pas compte de ce que tu dis, je crois. »

- Tu plaisantes ou quoi ? T'es pas d'accord avec moi ? Elles te dégoutent pas toutes ces garces qui se prennent pour des ouf ? Et ces mecs là... plus personne respecte personne.

- Je dis pas que ça me plaît. Mais c'est la liberté tout ça. Je préfère vivre dans un monde libre et avoir le choix de faire ce que je veux de ma vie, plutôt qu'on m'impose des conduites à tenir. Et tu es le premier à t'opposer à toute forme d'autorité, donc c'est ridicule comme idéal. Tu vas pas combattre la liberté.

- La liberté, hein ? Elle a bon dos là, ta liberté. C'est bien de se cacher derrière des grandes idées pour pouvoir s'adonner à tout un tas de saloperies. Liberté, égalité, fraternité, tu tiens vraiment à être complice d'une blague pareille, toi ? C'est qui tes frères ? C'est nous, non ? Eux ne te considèrent même pas. Ils en ont rien à foutre de ta gueule.

- La liberté c'est aussi faire le choix de ne pas être ce que tu décries. Si les gens font des choix que tu juges mauvais, je vois pas pourquoi tu t'en préoccupes.

Entoure toi de gens qui te ressemblent et ne pensent pas à ceux qui te dérangent.

- Laisse tomber, Djibril, laisse tomber. »

Après ça, son attitude envers moi était un peu froide. On n'avait pas l'habitude d'être en désaccord et puisqu'il était l'aîné, je devais boire ses paroles sans discuter. Comme quand j'étais petit. Mais en grandissant, j'avais moi aussi, mon mot à dire. J'avais mon propre point de vue sur le monde et sur les événements. Ça ne lui plaisait pas que je m'émancipe de lui. D'autant que j'avais l'impression qu'il radicalisait sa pensée au fur et à mesure de nos discussions. Il était toujours plus sévère, toujours plus stricte, souvent intolérant. Alors que nos parents nous avaient appris à accepter la différence, à respecter notre prochain. Nous étions tous les deux métisses. Quand Mehdi insulte les blancs, il ne se rend pas compte qu'il insulte toute une partie de notre propre famille. Il s'emporte et nous blesse s'en même s'en rendre compte. Je n'ai jamais compris pourquoi il se sentait d'avantage jordanien alors que notre mélange de culture était une richesse. On ne pouvait pas se dissocier de l'une ou de l'autre. Nos prénoms étaient d'origine arabe mais c'était une folie de ne s'identifier qu'à une seule branche de notre arbre généalogique. Mehdi nourrissait une haine depuis quelques années. Et cette haine grandissait chaque fois qu'il faisait une mauvaise rencontre. Il n'arrivait pas à passer outre, il prenait n'importe quelle remarque pour une attaque personnelle,

il réagissait de manière épidermique. Quand on m'insultait, j'avais envie de me battre aussi. Mais je pensais à ma mère, à mon père. L'union de deux cultures que tout oppose mais que le destin avait rapprochées. Du coup, j'utilisais ma colère pour créer et non pour détruire. J'écrivais quelques poèmes, le soir avant de m'endormir, dans lesquels j'exprimais tout ce que j'étais, tout ce que je ressentais. Mais je ne les faisais pas lire. J'écrivais uniquement pour moi, pour extérioriser les sentiments trop forts, pour atténuer l'impact qu'ils pourraient avoir sur mon entourage si je les laissais m'envahir. Je ne savais pas si ce que j'écrivais était beau. J'enfermais mes textes dans un tiroir caché de tous. Mehdi se moquerait certainement de moi. Les poèmes, ça n'avait rien de viril, à moins que ce soit du rap. Et puis dans mon milieu, il fallait se faire respecter. C'était d'avantage une faiblesse qu'une force que d'écrire dans le noir en pleurant. Je n'avais pas envie de passer pour une gonzesse.

Un beau matin ensoleillé, alors que rien ne nous y avait préparés, on tambourina à la porte de notre appartement. Mon père n'était pas là et ma mère me pria d'ouvrir car elle avait trop peur. « Police, ouvrez, s'il vous plaît ! » Maman ne parlait pas bien français, mais je lu dans son regard qu'elle avait tout à fait compris qui frappait à la porte. Je voyais naître dans ses yeux, un sentiment de panique mêlé à l'incompréhension. Au fond, elle devait se douter que l'intervention de la police cachait quelque chose de très grave. Les deux policiers qui attendaient

nous regardèrent en biais comme si nous étions des criminels. Ils dévisagèrent ma mère comme pour lui faire comprendre qu'elle n'était rien d'autre qu'une bonne femme au foyer. J'ai senti monter en moi cette colère des impulsifs, cette colère qui dicte sa loi à défaut de raison. Ces deux gars se sont imposés chez nous avec violence et nous ont collé sous le nez un papier qui leur donnait le droit de fouiller toute notre maison, de violer notre intimité, et de saccager nos affaires. Ma mère criait ses aïeux lorsqu'ils profanaient sous nos yeux impuissants, la bibliothèque de livres saints. Je ne comprenais pas bien pourquoi ils prenaient un plaisir si irrespectueux à souiller nos biens.

- Hé ! Hé ! Doucement, là ! Vous pouvez fouiller sans tout foutre par terre, non ?

Le plus jeune des policiers se retourna vers moi et me dévisagea avec mépris. Il n'était pas beaucoup plus âgé que moi, mais il se prenait pour un « ouf » comme dirait Mehdi. Avec les insignes de la police nationale, il était au-dessus des lois, il n'était plus un banlieusard sur lequel on pouvait cracher sa haine, il ne servait plus de défouloir pour les caïds de l'école, il était l'ordre et la justice. Il n'y avait rien de plus dangereux pour une nation que de prêter ses valeurs à une espèce de petite crapule dans son genre. Il s'approcha de moi avec son air dédaigneux, me regarda de haut en bas comme si j'étais un moins que rien, il posa la main à sa ceinture comme pour m'intimider. J'ai compris qu'il n'attendait que ça,

que je la ramène pour avoir le top départ. Puis, il arrêta son regard dans le mien, pour me défier une ultime fois. On percevait largement qu'il essayait de retenir son sourire pernicieux de pourri. Il cherchait ses mots. Il cherchait les mots justes pour m'atteindre.

- Toi le gamin ! Va t'asseoir tranquillement là-bas pendant qu'on fait notre boulot, tu seras gentil. Et évites de geindre comme ta mère dès qu'on touche un truc, ok ? Se prendre pour un « ouf », c'était exactement ça. Petit français moyen de banlieue, bourré de préjugés racistes, haineux par nature, et d'une indécente insolence. Ouais, Mehdi, à ce moment là, je voyais tout à fait de quel genre tu parlais. Mais il n'était pas question que je m'emballe. Pas devant ma mère. Elle ne méritait pas ça. Ce gars avait quasiment le même âge que moi, deux ans de plus, à tout casser. J'étais sûr de l'avoir déjà croisé quelque part. Il était même du quartier. Bon sang, c'était quoi son problème ? Ma mère était terrifiée. Elle ne comprenait pas tout ce qu'on se disait mais elle sentait bien à nos intonations que quelque chose n'allait pas. Je n'aimais pas s'inquiète, ça me faisait du mal.

- Ecoutez, faites votre travail tranquillement, d'accord. Mais respectez un peu nos affaires, c'est tout. Le jeune ne tenait plus en place. Il montrait clairement des envies de fight. Il rêvait que je dérape pour m'en mettre une.

- Ouais, ça va, on fera gaffe, a obtempéré le plus âgé.

Il posa les livres saints sur le sol, au lieu de les jeter, pour montrer sa bonne volonté. Mais l'autre ne l'entendait pas de cette oreille, visiblement.

- C'est pas toi qui donne les ordres mon gars. Respecte d'abord notre pays !

- Pardon ?

Je n'en revenais pas qu'un agent des forces de l'ordre se permette ce genre de réplique. Il avait dépassé de loin les limites professionnelles. Il avait dû oublier qu'il portait l'uniforme et se croyait dans la rue. Il n'y a qu'un seul moyen de calmer les rageux dans son genre et c'est avec une bonne droite. Mais on ne peut rien faire, rien dire face à l'insigne.

- T'as très bien compris, terroriste de merde.

- Hé ! Louis ! Tu dépasses les bornes là. Va fouiller la chambre, dégage de là, l'arrêta son coéquipier.

Je me retenais. Ô combien je me retenais de ne pas exploser devant ma mère. De ne pas lui foutre mon poing dans la gueule à ce mec là. Qu'est-ce qu'ils connaissent du respect les gars comme lui ? Il a été éduqué comme un chien, il crèvera comme un chien, la bouche ouverte de toutes les saloperies qu'il a osé dire au monde.

- Excusez mon collègue, il est à fleur de peau.

- Ne t'excuse pas à ma place, tout ce que je dis, je le pense. Regarde leur gueule. Bien sûr qu'ils sont de mèche avec Al Qaida. Faudrait les tuer à la naissance, tiens.

J'entendais mon cœur battre dans mes tempes, mon sang bouillonnait, mes poings se serraient. J'avais envie de laisser la bête fondre sur lui et le tuer, là sur le sol du salon. Je l'aurai regardé mourir comme un vulgaire insecte immonde qu'on écrase avec indifférence. Car c'était ce qu'il était, un cafard dégoutant qui pourri la société, qui pourri le monde et l'Humanité. Je haïssais ces types. Je les haïssais tellement. Comment ça pouvait continuer d'exister des pourritures pareilles ? Je me voyais déjà lui éclater la gueule. Mais il attendait que ça. Il rêvait que je me jette sur lui, histoire de lui donner raison. Ma mère qui ne comprenait pas ses mots mais entendait son ton insultant. Elle me tenait par le bras, comme pour retenir. Il aurait ce qu'il mérite un jour. Il était inutile que je me salisse les mains avec une vermine de son espèce, au risque de compromettre mon avenir dans l'armée.

Mais vas-y mec, lâche toi, défoule-toi. Tu n'auras rien de moi, hormis mon mépris le plus total. Je ne suis pas mon frère. Je sais contrôler mes émotions. Et tu ne mérites même pas que je m'abaisse à te répondre.

- Tu vois, qui ne dit mot, consent. Ils le savent eux-mêmes. Alors, alors, on veut protéger son frère de la justice ?

- Comment ça ?

- T'es pas au courant qu'il est recherché pour acte de terrorisme ? Vous vous parlez pas entre fanatiques ? Où il se la joue solo ?

- Je ne comprends rien de ce que vous me dites. Mon frère n'est pas un terroriste.
- Et il est où le frerot ? Il vit ici, non ?
- Oui.
- Alors, il est où ?
- Je ne sais pas.
- Ah, tu ne sais pas ? Et bien on va continuer à chercher, on va bien finir par trouver. Et pour avoir protégé ses arrières, tu finiras à l'ombre également, mon petit gars. Complicité, ça te branche ça ?
- Complicité de terrorisme ? Je crois que vous vous trompez de personne. Mon frère vit ici, oui. Mais ça fait un moment qu'il n'est pas rentré et il ne nous a rien dit. Vous n'allez rien trouver. Expliquez-vous au lieu de parler avec cet air condescendant.
- Faut allumer votre télé de temps en temps. Vous n'êtes pas au courant de l'attentat qui a eu lieu au barrage de Monty ?
- Heu... non, en ce moment je prépare un concours. Je ne regarde pas la télé.
- Une catastrophe sans précédent. Cent trente-trois morts, douze survivants. Sympathique, n'est-ce pas ? J'avais peur de comprendre où il voulait en venir. A son regard accusateur et méprisant quand il m'annonça ces faits, j'avais la désagréable sensation qu'il pensait que j'avais de près ou de loin un rapport avec cette histoire. Il était impossible que Mehdi soit mêlé à ça. Je le connaissais un peu perdu parfois, mais de là à commettre

un attentat. De là à tuer des gens. Non, non quand même pas. Même avec les pires fréquentations, il n'aurait pas la bêtise d'accepter de faire du mal à des innocents. C'était insensé.

- Ça y est la mémoire revient ? lança t-il avec une ironie que j'avais du mal à lui passer.

- Attendez, je ne comprends pas, pourquoi la police pense-t-elle que mon frère est lié à ça ?

Le flic insolent leva les yeux au ciel comme pour me signifier que la réponse était évidente. Il regarda son collègue avec consternation.

- La tronche de ton frère passe en boucle aux infos, mec. Sors deux secondes la tête de tes bouquins de concours.

Dans l'espoir de lui donner tort, j'ai allumé la télé. L'attentat du barrage passait, en effet, en boucle sur les chaînes d'information. Les dégâts étaient considérables.

« Le bilan des morts de l'attentat de Monty ne cesse de s'alourdir. La piste terroriste est encore une fois privilégiée, par la présence de résidu de poudres explosives sur les lieux du crime. Daech revendique cet acte depuis ce matin avec cette vidéo. »

Des hommes en noir brandissant un drapeau tout aussi noir apparurent sur l'écran, comme pour vomir le monde dans lequel nous vivions. Ils hurlaient leur haine dans les médias français en toute impunité, juste parce qu'on leur donnait la parole. Au nom de quoi leur donnait-on la parole ? Ces gens-là n'étaient pas musulmans. Il ne fallait